



Quand j'habitais, l'année durant, le val de Loire orléanais, chaque fois que j'ai écrit, à Descartes, « petite ville en Loire assise », c'est en fait, à Châteauneuf, non moins « sur Loire », que mon esprit s'est posé. J'ai connu dans mon enfance, je n'ai eu qu'à me laisser aller à leur pour les belles eaux courantes, les reflets, les frémissements et vivre dans le feuillage des peupliers, des marronniers et des osiers. Il n'y a guère qu'un siècle que la marine de Loire est morte, étouffée et chemin de fer. Il n'y fallut que trois années. A peine, si l'interroge démoise, y retrouverai-je la vision des dernières pluies de Bourges. —

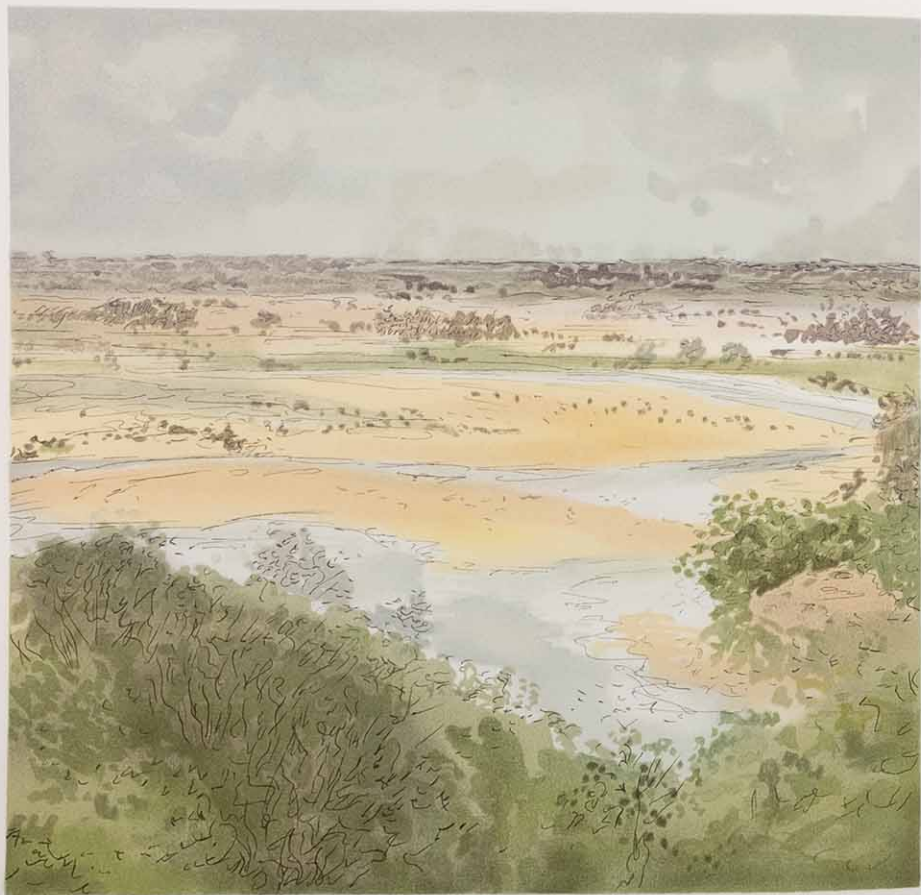


Maurice GENÈVOIX  
de l'Académie française

IMAGES  
DU  
VAL DE LOIRE

Lithographies originales  
de  
Jean-William HANOTEAU

IMPRIMERIE NATIONALE  
Éditeur



Maurice GENEVOIX  
*de l'Académie française*

IMAGES  
DU  
VAL DE LOIRE

*Lithographies originales*  
de  
Jean-William HANOTEAU

IMPRIMERIE NATIONALE  
*Éditions*

son vrai jour, une lente comète, un glissement, un miroitement, un chatoisement de poésie.

Je pense à certaines cartes des atlas contemporains où des hommes de bonnes intentions s'efforcent de fixer les caprices des météores et les fluctuations de la vie : lignes de pluviométrie, densités de peuplement, que sais-je?... Et je rêve d'une carte inédite où de telles lignes circonscrieraient, dans la douceur magique des teintes plates d'où fleurissent de si beaux puzzles, des densités de poésie. Alors la Loire, au fil de ses méandres, drainerait le bleu de la densité la plus forte, vaporeux sur sa frange comme le ciel de sa vallée.



les sauts des poissons claquent un à un dans le silence, où le sphinx suspendu, immobile sur les massifs, plonge sa trompe aux plus creux des roses, et soudain rebondit sur l'air, où les hannetons du crépuscule emplissent la nue d'un chant grave et vibrant, où l'engoulevent qui chasse glisse et revient sur ses ailes muettes, oiseau fantôme au bord de la nuit.



angevines, bon « valage » à la galiote où nos rêves se sont embarqués!  
C'est à Paris que je me retrouve, dans l'énorme et trépidante rumeur qui cerne de toute part le bureau où je trace ces lignes. J'y reprends terre, dans le térébrant hoquet d'une perceuse qui fend l'asphalte, sous la pluie d'un printemps pourri. Ainsi s'éloigne la grande barque à fond plat que mes voisins du Sancerrois avaient fleurie d'obiers et de roses. Je la vois disparaître sous le vent des îles argentées. Il ne me reste que ma mémoire, ma sage mémoire, et l'attente des vacances de l'été. Mais c'est quand même une claire promesse, fraîche et bleue, assez riche d'espoir pour que je la veuille partager.

